

## La débâcle

Laurent Trépanier

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trépanier, L. (1996). La débâcle. *Moebius*, (68), 111–114.

## La débâcle

Laurent Trépanier

Il y avait une rivière, très large.  
Un pont étroit et fragile la traversait,  
un pont que les gens craignaient au printemps.

Il y avait mon père, mon chien et moi qui, à l'occasion,  
devions le franchir.

L'été, cela était plus facile, l'eau se tenait bien bas en dessous du pont.

J'ouvrais la fenêtre de l'auto et la regardais en m'étirant le cou.

J'y voyais de grands tourbillons très creux et j'avais peur d'être aspiré.

Le pont n'avait pas de garde-fous.

L'hiver, je me sentais rassuré par la couche de glace qui recouvrait la rivière.

Je ne pouvais pas voir les déplacements sournois du courant.

Des histoires couraient, de sections de pont arrachées subitement, de voitures englouties, de corps jamais retrouvés, et plus loin encore dans le passé, des dizaines de chevaux, de charrettes, de calèches et, bien sûr, de pauvres gens, tous disparus à la débâcle du printemps.

Aux premières chaleurs de mars, une inquiétude me serrait la gorge.

Dans ma tête, je voyais la rivière, enflée, atteindre le tablier du pont, les voitures traverser plus lentement, comme si les

conducteurs ne voulaient pas faire sentir qu'ils étaient dessus, de crainte d'éveiller les forces terribles se mouvant à quelques pieds sous les roues.

Un jour du début de mai, mon père fut dans l'obligation de se rendre loin au-delà du pont, dans la ville voisine. Ma mère y avait été hospitalisée.

Mon chien et moi devions l'accompagner.

Je le suppliai de ne pas nous emmener, sous prétexte que nous étions assez grands tous les deux pour nous occuper l'un de l'autre en attendant son retour.

Non, ce n'était pas envisageable, nous étions obligés de le suivre.

J'étais terrorisé, mon chien aussi. Tous les trois assis à l'avant, nous partîmes.

Je gardai la vitre ouverte car j'étouffais déjà. Le chien avait les deux pattes avant sur ma cuisse, je l'enveloppais de mes deux bras et nous prenions le plus d'air possible.

Mon père était silencieux, préoccupé.

La journée était très chaude.

À la vue du pont, je fus apeuré.

Nous dûment dépasser quelques autos et des petits attroupements de gens qui discutaient en regardant du côté de la rivière.

Ce n'était plus une rivière, c'était un monstre, j'entendais son grondement sourd.

Il n'y avait aucune voiture qui la traversait.

L'eau à certains endroits couvrait la chaussée.

D'immenses îlots de glace allaient frapper le côté du pont.

Le spectacle me terrifiait.

Mon père immobilisa l'automobile, descendit et se rendit près de la rampe d'accès rejoindre un groupe d'hommes. Ils discutèrent, puis, d'un mouvement brusque il se retourna et revint vers nous.

Le chien émit une petite plainte,

je sentis sa respiration s'accélérer ou était-ce la mienne.

La portière s'ouvrit, il me parla. Je n'entendis rien, mais je compris quand la voiture se mit à avancer. Le chien se mit à japper, tout son corps devint fébrile, j'avais le souffle coupé.

Le grondement était maintenant dans la voiture.

Nous avançons lentement, le chien et moi étions saisis dans la peur. Un souffle d'air frais entra par la fenêtre, le courant de la rivière défilait si rapidement sous la voiture que le pont en vibrait.

Nous approchons de l'endroit où l'eau passait par-dessus la chaussée.

Mon père me dit : «Regarde s'il n'y a pas de gros morceaux de glace qui s'en viennent.» J'ai tourné la tête, mais je ne voyais rien, j'avais un brouillard devant les yeux, je pleurais.

J'ai quand même répondu : «Non ! Je ne vois rien.»

La voiture s'engagea sur la partie recouverte d'eau.

J'avais l'impression que nous pouvions partir à la dérive.

Un peu d'eau se mit à apparaître sur le plancher.

J'entendis mon père sacrer. Le chien hurlait d'effroi.

Je le serrais fort, mais il s'agitait de plus en plus, comme s'il voulait sauter hors de la voiture.

Je le retenais.

Puis soudainement, je compris ce qui l'énervait.

Un gros bloc de glace se dirigeait sur nous.

Glace ! glace ! criais-je.

Mon père accéléra. Trop tard, un bruit terrible, une secousse, le bloc entraînait le derrière de l'auto avec lui, le chien n'était plus tenable,

mon père s'accrocha au volant,

les griffes du chien me déchirèrent les cuisses,

je fermai les yeux et criai.

Il y eut alors un contrecoup,

j'entendis : «Non ! non ! Noireau ! ici !»

J'ouvris les yeux, l'eau arrivait de partout, le moteur grondait,

mon père avait saisi mon bras,

je ne voyais plus le chien,

la voiture s'immobilisa, l'eau disparut.

Nous avons traversé le pont,

des gens accouraient vers nous en criant : «Le chien ! le chien !»

Je me retournai, il n'était pas sur le siège arrière.

Levant les yeux, je regardai la rivière à travers la fenêtre,

j'aperçus au loin, sur un gros bloc de glace, mon chien qui s'éloignait.

Je sortis de l'auto, de gros bras m'enveloppèrent.  
J'avais mal au cœur.